

[Jean-Charles Falardeau]

Jean-Charles Falardeau

Volume 10, Number 3 (57), May–June 1968

Les écrivains et l'enseignement de la littérature

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60358ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Falardeau, J.-C. (1968). [Jean-Charles Falardeau]. *Liberté*, 10(3), 98–99.

grammaire normative — étaient ceux qui posaient d'avance dans un certain dessein durable qui l'empêchait d'évoluer trop vite et qui était la condition directe de la communication.

Si une langue n'était pas une certaine unité, il n'y aurait pas moyen de communiquer. La langue des Québécois communique très bien.

Il ne faut pas nous en vouloir parce qu'on enseigne la grammaire. On prend de bons écarts avec la grammaire, ne vous en faites pas.

jean-charles falardeau:

Je voudrais dire ceci. Je serai très bref. D'ailleurs, j'enchaîne avec ce qui a été dit hier soir et particulièrement par Miron. A savoir: nous sommes dans une aventure de recherche d'une identité. Le phénomène joual représente un effort ultime de possession du fond de nous-mêmes, ce qui nous exprime de façon viscérale, de façon très spontanée.

Mais justement, je crois que la poursuite et l'acquisition de notre identité ne peut pas faire abstraction de la langue de civilisation qui est le français.

Les deux ne sont pas incompatibles, loin de là. Et même l'auto-affirmation politique aura plus de chance encore de réussir si nous avons assumé davantage cette grande langue de civilisation qui est un élément capital aussi radical de notre identité en tant que québécois.

C'est donc qu'il n'y a pas opposition entre les deux pôles mais il y a ce que j'appelle une dialectique et que la conquête de l'un, loin d'exclure l'acquisition de l'autre, comporte elle-même une acquisition aussi rapide et aussi mûrie de la langue. Et je vois le phénomène de l'utilisation et de la civilisation du joual comme une sorte de thérapie collective, d'une psychanalyse que nous avons faite de nous-mêmes qui nous a fait voir, à partir du fond de nous-mêmes, notre fond d'où il faut surgir, qu'il faut assumer mais qui n'est pas une fin en soi, qui est un cul de sac si l'on s'y complaît, si l'on y demeure. Il faut aller

vers autre chose et cette autre chose, je le répète après beaucoup d'autres, c'est cette identité plus grande de nous-mêmes et qui nous définit aussi radicalement, l'identité avec une grande langue de civilisation qui est la langue française.

gaston miron:

Je vais devoir partir d'une expérience personnelle et existentielle. C'est simplement pour essayer de comprendre un peu les rapports puisqu'on parle de l'enseignement et de l'état de la langue, des rapports qu'un type comme moi, qui essaie d'écrire, par exemple, et qui est confronté à cet état de la langue et, par ailleurs, qui dispose aussi d'un instrument normatif qui s'appelle la langue française. Alors, quelles sont les difficultés rencontrées? Quand j'étais enfant, j'entendais seulement parler anglais dans la rue. Je viens de Ste-Agathe. C'était bourré de touristes: 8,000 habitants l'été, 1,500 canadiens-français. Alors tout mon extérieur, le monde extérieur, le dehors donc était anglais, m'était une agression perpétuelle. Pour moi, la réalité c'était le sous-bassement de l'église, l'école, la cour chez moi ou la cuisine. C'était le dedans. Il n'y avait aucune dialectique entre le dehors et le dedans. C'étaient deux mondes. Alors, plus tard, j'ai essayé, dans un poème, de comprendre cette situation et j'ai écrit ces deux vers qui je crois sont fondamentaux pour moi: «Poème mon regard. J'ai essayé que tu existes contre mon irréalité dans ce monde.» J'essayais donc de jeter un pont entre le dedans et le dehors. Cette espèce de dedans qui est mon identité mutilée, le dehors qui, lui, est une agression perpétuelle. Tout ça donc je l'ai greffé petit à petit dans mon effort de comprendre la situation, je n'ai pas de solution mais il faut d'abord essayer de comprendre pour pouvoir dépasser la situation. J'ai greffé un modèle culturel plus général, c'est-à-dire au modèle culturel de la société canadienne-française. Quel est-il? C'est l'homme dissocié, l'homme séparé, le dehors et le dedans, l'homme dissocié et divisé en lui-même. Et ça se traduit comment dans la société: par l'équation suivante: langue-société ou éducation-société. Et là vous avez tous ceux qui disent que c'est l'édu-